

**LES PRINCIPES COSMOLOGIQUES  
DU PLATONISME**

**MONOTHÉISMES ET PHILOSOPHIE**  
**Collection fondée par Carlos Lévy et**  
**dirigée par Gretchen Reydam-Schils**



**LES PRINCIPES  
COSMOLOGIQUES  
DU PLATONISME**

Origines, influences et systématisation

*Études réunies et éditées sous la direction de*

**Marc-Antoine GAVRAY  
Alexandra MICHALEWSKI**



BREPOLS

Publié avec le concours de la Fondation Universitaire de Belgique



©2017, **Brepols Publishers n.v., Turnhout, Belgium**

All rights reserved. No part of this publication may be reproduced, stored in a retrieval system, or transmitted, in any form or by any means, electronic, mechanical, photocopying, recording, or otherwise, without the prior permission of the publisher.

D/2017/0095/267  
ISBN 978-2-503-56633-7  
e-ISBN 978-2-503-57274-1  
DOI 10.1484/M.MON-EB.5.112297



Printed on acid-free paper.

# TABLE DES MATIÈRES

Remerciements	7
Éléments pour une histoire des cosmologies platoniciennes de l'Antiquité <i>Marc-Antoine Gavray et Alexandra Michalewski</i>	9
Speusippe et Xénocrate ont-ils systématisé la cosmologie du <i>Timée</i> ? <i>Thomas Bénatouïl (Université de Lille, CNRS: UMR 8163 Savoirs, Texte, Langage)</i>	19
Qu'est-ce qu'un principe selon Aristote ? <i>Sylvain Delcomminette (Université Libre de Bruxelles)</i>	39
Théophraste sur les principes physiques de Platon dans le fr. 230 FHS&G et dans sa <i>Métaphysique</i> <i>David Lefebvre (Université Clermont-Auvergne, PHIER et Centre Léon-Robin)</i>	63
Les principes physiques stoïciens à la lumière de leurs critiques antiques <i>Bernard Collette-Dučić (Université Laval)</i>	91
Atticus et le nombre des principes : nouvel examen de quelques problèmes textuels du fragment DP 26 (= Proclus, <i>In Tim.</i> , I, 391, 6-12) <i>Alexandra Michalewski (CNRS / Centre Léon Robin)</i>	119
Alexandre d'Aphrodise et le Premier Moteur comme Principe <i>Gweltaz Guyomarc'h (Université Lyon 3)</i>	143

TABLE DES MATIÈRES

Numénius d'Apamée précurseur de Plotin dans l'allégorie de la <i>Théogonie</i> d'Hésiode : le mythe d'Ouranos, Kronos et Zeus <i>Angela Longo (Università dell'Aquila)</i>	167
L'évolution du concept de principe dans le premier néoplatonisme. Un bref parcours <i>Adrien Lecerf (CNRS / Centre Léon Robin)</i>	187
Compter les causes avec Proclus <i>Pieter d'Hoine (KU Leuven)</i>	225
Une histoire néoplatonicienne des principes Simplicius, <i>In Phys.</i> , I, 1-2 <i>Marc-Antoine Gavray (FRS-FNRS / ULiège)</i>	249
Bibliographie	273
Index nominum	297
Index locorum	301



# ÉLÉMENTS POUR UNE HISTOIRE DES COSMOLOGIES PLATONICIENNES DE L'ANTIQUITÉ

MARC-ANTOINE GAVRAY ET  
ALEXANDRA MICHALEWSKI

Au cours de ses neuf siècles d'histoire, la question de la nature et du nombre des principes cosmologiques est apparue comme un enjeu central du platonisme antique, notamment dans sa confrontation avec les écoles stoïcienne et péripatéticienne, mais aussi, à partir de l'époque impériale, avec le christianisme. Ce volume étudie les mutations sémantiques que la notion de principe a connues durant cette période, depuis l'ancienne Académie, où la lecture du *Timée* s'est pour la première fois formalisée en une théorie des principes cosmologiques, jusqu'à Simplicius, qui récapitule non seulement les thèses de Platon et d'Aristote, mais aussi celles des premiers physiciens. Dans une large mesure, cette histoire coïncide dès lors avec celle de la réception du *Timée* – sur laquelle se concentrent la plupart des contributions de ce volume –, dialogue où Platon expose, à travers un *mythos*, un récit cosmologique où interviennent un démiurge et des dieux subalternes, un réceptacle et des Formes, une âme du monde et des âmes individuelles, une cause véritable et des causes accessoires. Ces entités recevront au fil des exégèses le statut de principes – bien que Platon lui-même ne les qualifie pas comme tels – et elles donneront lieu à des débats au sein de la tradition platonicienne sur la constitution du cosmos.

Or l'histoire de la formalisation (ou théorisation) de la nature et du nombre des principes cosmologiques du platonisme s'avère également indissociable de l'histoire des interprétations successives de la notion polysémique d'*ἀρχή*. Dans un cadre cosmologique, celle-ci renvoie fondamentalement au « commencement temporel » ou au « point de départ », que l'on prenne le point de vue de la science saisissant le processus que l'*ἀρχή* met en œuvre ou celui de la production du phénomène qui en résulte – et, dans ce cas, le sens d'*ἀρχή* tend à se confondre avec

celui de cause (*αἰτία*). À cet égard, la contribution de **S. Delcomminette** donne à voir comment, chez Aristote, la notion de principe conserve toujours la trace de son origine épistémologique. Les principes recherchés, qu'ils soient physiques, métaphysiques ou logiques, sont toujours et avant tout ceux d'une science. Un principe est une réalité immobile, intelligible, qui permet d'expliquer, de rendre raison de différents processus, mais qui tient aussi lieu de point d'unité focale permettant de rassembler la pluralité qui en dépend. Toutefois, cette définition porte en elle une contradiction, dans la mesure où le principe, tout en étant différent de ce qu'il fonde, doit cependant posséder quelque chose qui le relie à ce qui en dépend. Cette tension interne, constitutive de la définition de ce qu'est un principe, est développée par Alexandre d'Aphrodise, avant d'être reprise par Plotin qui en fera la structure même de son édifice aitiologique – nous y reviendrons.

Au livre Nu de la *Métaphysique*, Aristote critique la prétention des platoniciens à déduire les grandeurs physiques à partir des principes mathématiques – bien que, par là, ils échappent au moins au reproche adressé à Speusippe qui, ne parvenant à établir de connexion causale entre les différents niveaux dimensionnels, finit par tomber dans un épisodisme digne d'une « mauvaise tragédie ». Héritier de ces critiques aristotéliennes, Théophraste occupe une place centrale dans l'histoire de la réception péripatéticienne de la théorie platonicienne des principes. En modelant son exégèse du *Timée* sur la grille de lecture qu'Aristote applique à la théorie platonicienne des principes, il développe à propos de Platon une distinction, déjà en germe chez Aristote, entre une théorie des principes physiques, présente dans le *Timée*, et une théorie des principes ultimes, que Platon réserverait aux doctrines non écrites. **D. Lefebvre** propose sur ce point une analyse suivie de la formule que Simplicius attribue à Théophraste (fr. 230 FHS&G) : « τῆ τοῦ θεοῦ καὶ τῆ τοῦ ἀγαθοῦ δυνάμει ». Le néoplatonicien y voit l'indice que Théophraste attribue à Platon une cause motrice double, « la puissance du Dieu et la puissance du Bien », qui se réduit ultimement à la seule puissance du Bien. Il chercherait par là « à définir un type de principe dérivé de l'Un, lequel est aussi considéré par Aristote comme étant à l'origine du Bien pour Platon, mais qui soit propre à la physique ». D'après Théophraste, les principes de la physique de Platon – le réceptacle universel et la puissance de Dieu – dériveraient ainsi de la Dyade et de l'Un, respectivement. Et c'est par la réunion de la puissance du Dieu et de la puissance du Bien en un seul principe qu'il montrerait de quelle façon passer de la théorie des principes du *Timée* à celle des doctrines non écrites, celle-là



même qu'il rapporte dans sa *Métaphysique*. Cette articulation, qui non seulement distingue le plan des principes physiques et celui des principes métaphysiques, mais aussi subordonne les premiers aux seconds dont ils dérivent, souligne le rôle de pivot que Théophraste a joué dans l'histoire du platonisme. En proposant une première conciliation hiérarchique des deux grandes sources mobilisées dans les constructions théologiques et cosmologiques – les doctrines non écrites et le *Timée* – celui-ci ouvre des perspectives qui parcourront l'ensemble de la tradition platonicienne ultérieure.

Une difficulté majeure de la cosmologie platonicienne, soulevée par Aristote et reprise par ses héritiers, concerne en effet la capacité des principes immobiles à engendrer et à maintenir le mouvement<sup>1</sup>. Si la déduction de l'ensemble du réel à partir des Formes et des nombres évite l'épisodes reproché à Speusippe par l'imposition d'une relation causale entre ses différents degrés, il reste néanmoins à expliquer comment des êtres mathématiques immobiles peuvent être à l'origine de la vie et du mouvement. En cherchant à concilier l'existence d'un Premier Moteur immobile avec cet héritage platonicien, Théophraste jette les bases d'une articulation possible entre la théologie de *Métaphysique* Lambda et les analyses du *Timée*, entre l'origine causale du mouvement et la mathématisation du monde. Comme cela ressort des analyses que ce volume consacre aux néoplatoniciens postérieurs à Plotin (Porphyre, Jamblique, Proclus et Simplicius), ces derniers poursuivront dans cette voie – sans pour autant la faire remonter à Théophraste –, en y apportant plusieurs inflexions fondamentales. Ainsi, pour eux, l'articulation entre les principes de Platon et d'Aristote prend la forme d'un rapport de subordination : au-delà de l'intellect immobile, premier principe d'Aristote, il y a l'Un, premier principe de la *République* et du *Parménide*, subordination principielle qui reflète la subordination herméneutique des instances d'autorité, de Platon à son disciple Aristote.

Les platoniciens ont donc pris le *Timée* comme texte de référence pour dégager une théorie des principes physiques, au point de lui réserver une place centrale dans l'activité exégétique à l'époque impériale. Toutefois, cette unité de façade ne peut dissimuler les débats que suscite l'interprétation de ce dialogue, en particulier la question du nombre des principes qu'il faut y déceler. Traditionnellement, à la suite de H. Dörrie et M. Baltes, les commentateurs ont vu dans le platonisme de cette

<sup>1</sup> Cf. la communication de Th. Auffret « Physique et Mathématiques chez Théophraste », *Physique et mathématiques dans la tradition aristotélicienne*, organisé à Lyon III les 27-28 janvier 2016, par G. Guyomarc'h.

époque l'épanouissement d'une formalisation rigide de la théorie des principes cosmologiques selon la triade « Dieu-Idées-matière »<sup>2</sup> tirée du *Timée*. Cette triplicité principielle est mise au service d'une interprétation artificialiste du *Timée*, selon laquelle le dieu, qui fabrique le monde en contemplant un modèle intelligible, est le garant de son ordre et de son organisation providentielle. Or la conceptualisation de la DPL témoigne d'une contamination par les analyses consacrées aux quatre causes énumérées par Aristote au livre II de la *Physique*. Celles-ci sont alors utilisées par les médioplatoniciens pour penser la production du monde par l'artisan divin. Ainsi, au II<sup>e</sup> siècle, cette théorie s'est généralisée au point de devenir une sorte de standard que les péripatéticiens exploitent également. Toutefois, la présentation canonique « Dieu-Idées-matière » n'a pas été aussi univoque que les exégètes contemporains l'affirment. À cet égard, **A. Michalewski** propose de voir dans le fragment 26 (Des Places) d'Atticus – philosophe généralement considéré comme un représentant de la scolarisation principielle du platonisme impérial – non pas l'exposé traditionnel de la DPL, mais celui d'un dualisme à double niveau : d'une part le dieu et les Formes, de l'autre l'âme précosmique et la matière.

Mais la proximité entre platonisme et aristotélisme sur la détermination de la nature du principe divin a également pu engendrer des controverses – comme en témoigne l'opposition entre Atticus et Alexandre d'Aphrodise sur l'interprétation de la notion de providence. Si un péripatéticien anti-platonicien parvient à tirer des textes d'Aristote les éléments d'une théorie de la providence, c'est parce que la manière d'interpréter la nature et la causalité du premier principe se trouve au cœur de polémiques serrées. Comment admettre l'autarcie caractéristique d'un dieu dont la pensée n'est pas tournée vers les êtres corruptibles sans tomber sous le coup des critiques qui frappent les Épicuriens et leur théologie de l'incurie divine ? En d'autres termes, comment penser une préservation des espèces supralunaires sans pour autant impliquer directement le dieu dans le souci des affaires mondaines ? Comme l'indique **G. Guyomarc'h**, le premier principe, tel qu'Alexandre d'Aphrodise le comprend, intervient dans trois grands domaines : la physique (en garantissant l'éternité du mouvement), la noétique (l'intellect agent rendant possible l'acquisition de la connaissance) et la théologie (par la fondation d'une théorie de la providence générale – qui, sans s'étendre jusque dans

<sup>2</sup> Cette triade, baptisée *Dreiprinzipienlehre*, est traditionnellement abrégée en « DPL ».

les détails de l'histoire mondaine, régit le supra-lunaire). Dans l'autre camp, l'argument majeur des platoniciens qui, tel Atticus, défendent la théorie d'une providence particulière mise en œuvre par un démiurge soucieux du monde et agissant en contemplant le modèle intelligible, consiste à défendre l'existence de Formes transcendantes, « clé de voûte du platonisme » (fr. 9, 1 Des Places), qui sont les modèles sur lesquels se règle l'activité fabricatrice et préservatrice du dieu. La principalité et la causalité ne sont plus alors deux types d'effets du premier moteur dans le monde. Elles deviennent deux manières distinctes de l'exprimer.

La lecture alexandrinienne d'Aristote s'avère une alternative sérieuse au platonisme, dans la mesure où, tout comme celui-ci, elle développe l'idée d'un premier principe transcendant, cause d'unité et origine de la providence. C'est sur ce fond que Plotin, prenant acte des critiques d'Alexandre à l'encontre des médioplatoniciens, ouvre une nouvelle voie pour penser la nature, le rôle et le nombre des principes, consistant à décrire l'engendrement des principes du monde à partir d'un unique principe suressentiel, l'Un au-delà de l'être. À la suite de l'Exégète, il développe une cosmologie non artificialiste et une providence générale non intentionnelle. Il entend par là dépasser les lectures anthromorphiques du *Timée*, qu'il trouve aussi bien chez les gnostiques que chez Atticus. Toutefois, contre l'anti-platonisme d'Alexandre cette fois, il montre que toute forme de rationalité dans le sensible provient des Formes paradigmatiques transcendantes. Loin d'un calcul prévoyant, la providence devient chez lui l'expression du rayonnement des intelligibles<sup>3</sup>.

Suite à l'éviction du modèle artificialiste dominant dans le médioplatonisme, les notions de « principe » et de « cause » subissent une mutation importante entre le III<sup>e</sup> et le IV<sup>e</sup> siècles, comme l'expose **A. Lecerf**. À la suite de Plotin, les néoplatoniciens introduisent la vie dans le monde intelligible. Les Formes sont définies comme des réalités vivantes et intellectives qui possèdent une efficience propre, à savoir la puissance de faire advenir par elles-mêmes des réalités dérivées. Inversement, la matière perd en consistance ontologique et se mue en une sorte de non-être impossible à saisir. Il serait toutefois inexact de réduire le néoplatonisme à un point de rupture et d'occulter sa capacité à intégrer les éléments doctrinaux antérieurs. En l'occurrence, Proclus redéfinit la structure hiérarchique des classifications principielles et causales déployées par les médioplatoniciens. Héritier de Syrianus, il intègre au

<sup>3</sup> A. Michalewski, « Faut-il préférer Épicure à Aristote ? Quelques réflexions sur la providence », dans F. Baghdassarian et G. Guyomarc'h (éd.), *Réceptions de la théologie aristotélicienne. D'Aristote à Michel d'Ephèse*, Louvain, Peeters, 2017, p. 123-142.

sein du système de dérivation plotinien une systématisation à tous les niveaux de la procession de l'existence du couple principal monade-dyade – ou limite-illimité –, dont l'hylémorphisme sensible n'est que l'image et réorganise en même temps la relation entre les niveaux de causalité. Ainsi, comme le met en lumière l'article de **P. d'Hoine**, Proclus contribue à infléchir profondément le sens donné à la cause motrice aristotélicienne, qu'il interprète avant tout comme une cause productrice. Cette dernière n'est pas tant ce qui est à l'origine du premier commencement d'un mouvement que ce qui a la capacité de produire autre chose. Cette nouvelle acception lui permet de situer la nature aristotélicienne au rang de cause instrumentale et de la faire ainsi dépendre des Formes séparées de la matière. Selon lui, Aristote n'aurait pas compris que la nature ne pouvait être une cause efficiente (productrice) en l'absence des *logoi* producteurs, car ceux-ci sont les causes immédiates des principes formels des corps et ils procèdent des Formes transcendentes. Cette capacité à reprendre et à subsumer l'héritage platonicien, pour le concilier avec les analyses aristotéliciennes, culmine enfin chez Simplicius qui, pour nourrir son interprétation dans son commentaire à la *Physique*, met en place une organisation de l'histoire de la théorie platonicienne des principes poussant à sa limite le concordisme de Platon et d'Aristote, tous deux étant, quoiqu'à des degrés divers, héritiers de la tradition pythagoricienne. C'est bien la même théologie qui sous-tend leurs cosmologies respectives, la même que celle déjà révélée par les pythagoriciens. Mais ces derniers l'exposaient sur un mode symbolique, tandis que Platon le fait sur un mode hypothétique (ou théologique) et Aristote sur un mode scientifique (ou physique).

Mais revenons au point de départ de la cosmologie platonicienne, le *Timée*, pour envisager la forme particulière que prend le discours de Timée : l'*eikos mythos*. Selon l'hypothèse de **Th. Bénatouil**, la forme même du récit a pu influencer la compréhension de ce qu'était un principe et du rôle cosmologique qu'il était susceptible de jouer. Envisager le principe sur ce modèle a en effet conduit à transposer à d'autres objets principaux des propriétés inhérentes à l'image du démiurge : la dimension productrice et technique, la supériorité du producteur par rapport à son produit, la référence à un paradigme que l'artisan imite dans son résultat. On voit ainsi les diadoques de l'ancienne Académie, Speusippe et Xénocrate, rechercher les principes du monde à travers le *Timée* et reporter sur leurs principes numériques les caractéristiques de son dieu artisan. À bien des égards, l'évolution de la théorie des principes suivra le choix du texte ou de l'objet pris en référence pour penser la nature du principe.

Lorsque le cadre change, d'autres possibilités surgissent pour rendre compte de la nature des principes. Un autre récit suscite d'autres métaphores, comme le montre l'étude comparée qu'**A. Longo** propose du mythe de Kronos chez Plotin et Numénius. La théogonie de la triade Kronos, Ouranos et Zeus, fondée sur la généalogie des divinités, permet à Plotin de mettre en évidence l'engendrement des principes supérieurs (Un/Bien, Intellect, Âme) et leur relation de dépendance ontologique. La succession est conçue comme une hiérarchie. Empruntant à Numénius la lecture allégorique, Plotin sort du modèle technique. Il s'écarte toutefois de la lecture de son prédécesseur, pour qui les trois principes se succèdent selon un écart moins radical, puisque le premier dieu numénien reste un intellect, comme le deuxième est intellection et le troisième pensée discursive. Si Numénius pose l'existence d'une dépendance hiérarchique entre les principes, les trois dieux restent sur un même plan, celui de la pensée. Le changement de texte produit donc des effets sur la théorie, mais il ne suffit pas à en justifier tous les aspects. À tout le moins affecte-t-il l'image du principe qu'elle dessine.

Un autre cas de figure apparaît avec Simplicius, chez qui ce n'est plus un texte déterminé qui sert de cadre à un exposé de la théorie des principes, mais l'histoire même de la physique. Comme le suggère **M.-A. Gavray**, le Commentateur d'Aristote retrouve dans chaque figure qui se succède l'auteur d'un exposé sur un aspect déterminé de ce qui apparaît comme une vaste théorie des principes. Ainsi le plan supérieur est le fait de l'École d'Élée, où la succession maître-disciple reflète les relations de dépendance du système. Quant à l'articulation entre l'intelligible et le sensible, elle apparaît dans la transition entre les deux parties du poème de Parménide, puis chez Empédocle et chez Anaxagore, qui traitent ses principaux aspects selon une succession qui est autant logique que chronologique (procession, participation, distinction). Enfin, les différents caractères de la matière et du sensible ont été exposés par les atomistes, les pythagoriciens et les Ioniens. C'est alors l'histoire et les relations qui existent entre les penseurs qui permettent d'expliquer les niveaux d'une théorie des principes déjà donnée – par Syrianus, Proclus et Damascius –, mais qu'il s'agit de faire comprendre à un lecteur débutant.

Reconstruire la manière dont tel ou tel exégète platonicien a pu développer une théorie des principes s'avère dès lors un exercice délicat en raison des sources qu'elle met en œuvre. S'agissant de la période hellénistique et impériale, la difficulté principale résulte du caractère extrêmement fragmentaire des témoignages conservés, ce qui a pu conduire certains commentateurs (anciens) à vouloir, pour combler les lacunes,

proposer une lecture systématique d’auteurs dont ils ne connaissent que des bribes doctrinales. Comme le remarque **Th. Bénatouïl**, les témoignages doxographiques, en dépit de la fiabilité qu’on voudra leur reconnaître, opèrent souvent en ce sens une simplification des positions qu’ils rapportent. Et cette tendance à la systématisation se répercute sur les lectures modernes, qui renforcent l’image ainsi forgée. Dès lors, quelle que soit la provenance de nos témoignages, il faut nécessairement tenir compte de l’appauvrissement et de l’effacement des nuances qu’ils ont subies à travers leur transmission. À cette première difficulté s’en ajoute une seconde, liée à la distance, aussi bien temporelle que doctrinale, qui sépare la source de l’auteur qu’elle cite. Ainsi la plupart des témoignages qui concernent l’Ancienne Académie ou les auteurs médioplatoiciens proviennent de sources tardives qui adoptent une perspective critique, si ce n’est franchement polémique. Cette fois, les effets de manipulation varient avec l’attitude que celles-ci adoptent à leur égard. S’agissant des contextes qui rendent particulièrement délicate l’analyse des témoignages pour eux-mêmes, on peut distinguer deux types de regard : se poser en s’opposant ou s’appropriant la tradition.

La première attitude, sans doute la plus répandue, consiste à reconstruire une doctrine dans le seul but de la renverser dans un second temps, afin d’asseoir sa propre théorie sur une base plus solide. L’exercice implique de projeter sa propre grille de lecture sur une construction qui y est pourtant réfractaire, ce qui se traduit naturellement par l’emprunt de raccourcis, l’élimination de nuances, la traduction dans une conceptualité différente, en d’autres termes par la mise en place d’une reconstitution qui prête le flanc à la critique. Bien souvent, la présentation même laisse entrevoir les failles par lesquelles se glissera ensuite la réfutation. Cette démarche est illustrée par l’interprétation réductrice que Plotin donne de la théorie stoïcienne de la matière comme principe. **B. Collette-Dučić** montre ainsi comment Plotin – à la suite de Plutarque – a volontairement biaisé la présentation de la physique du Portique pour la réduire à l’expression d’un vulgaire matérialisme – posant un jugement qui allait faire florès jusqu’à aujourd’hui – en l’interprétant à partir de sa propre compréhension de ce que doit être un corps. Non seulement le divin ne peut être corporel, mais surtout un corps ne saurait être principe dans la mesure où, selon Plotin, tout corps est un produit et résulte de l’empreinte d’une qualité sur la matière. On peut encore observer cette démarche à travers les fins polémiques que suit Proclus au livre II du commentaire sur le *Timée*, lorsqu’il restitue la théorie d’Atticus (= fr. 26), en s’appuyant sur un résumé du commentaire de Porphyre.

La seconde attitude est symptomatique des lectures harmonisantes qui se sont développées au sein de l'École d'Ammonius, fils d'Hermias et diadoque de l'École d'Alexandrie. Dans ce cadre, il s'agit de ramener tous les intervenants de la tradition à être les porte-parole d'une seule et même vérité, tant philosophique (Pythagore, Parménide, Platon et Aristote) que religieuse (Homère, Orphée et les Oracles chaldaïques), afin de montrer comment chacun révèle un pan d'une théorie des principes qui leur serait commune. La démarche vise à reconnaître dans ces prédécesseurs des figures dont la fonction est d'asseoir la légitimité de la doctrine en la faisant remonter aux origines de la pensée. Elle implique dès lors d'éliminer les nuances qui les séparent ou, plutôt, de les ramener à la convergence en associant chacune au mode de lecture qui lui convient – contre une lecture, que ces auteurs jugent superficielle, qui commet l'erreur d'accentuer les divergences. Cette clef de répartition devient le moyen de classer des autorités qui, de ce point de vue, ne se valent pas toutes ou, du moins, ne se situent pas toutes à un niveau de discours équivalent. C'est évidemment la méthode d'exégèse à laquelle recourt Simplicius, dans son commentaire sur la *Physique*, pour intégrer les Présocratiques à la théorie néoplatonicienne. À travers l'histoire de la physique, il ne voit aucune redondance, mais bien de la complémentarité entre toutes ses modalités d'expression. Et l'écrire c'est, à ses yeux, présenter sur un mode diachronique un système de principes où s'enchaînent les figures d'autorité en parallèle avec les échelons du réel.